

## RELECTURE THÉOLOGIQUE

## L'art de décider en vérité, selon la règle de saint Benoît

Fondation  
des  
Monastères

Frère Guillaume Jedrzejczak, o.c.s.o., président de la Fondation des Monastères, nous invite à poursuivre notre réflexion sur l'art de décider en vérité selon la règle de saint Benoît.

Que nous le voulions ou non, nous sommes marqués par un certain nombre de présupposés culturels, souvent inconscients, qui déterminent notre manière d'évaluer les problèmes, de poser les questions et de les résoudre. L'un de ces présupposés est une certaine idée de la vérité, assimilée aux deux autres universaux du bien et du beau. Le vrai, le bien et le beau forment, dans notre esprit, une espèce de triptyque qui nous vient du fond des âges, et qui porte en lui tous les dangers d'un discours à prétention absolutiste. Une autre source de confusion, pour beaucoup d'entre nous, est l'assimilation de la vérité à l'authenticité et à la sincérité. Or, on peut être sincère et se tromper complètement. L'idée d'authenticité, quant à elle, renvoie davantage au passé qu'au futur. Un produit est authentique quand il correspond à la source qui l'a conçu. Une idée est authentique quand elle renvoie à son auteur. Un homme est authentique quand il est fidèle à ce qu'il a exprimé autrefois. Ces présupposés qui renvoient à l'idée d'une vérité liée à un absolu moral, esthétique et venant du passé nous influencent bien plus que nous ne le pensons.

## Le christianisme ne possède pas la vérité, mais il la cherche, et pour cela il se met à la suite de Celui qui lui ouvre la voie

Le problème, c'est donc de savoir si la vérité fait partie d'un système, et s'il faut la chercher dans le passé, dans des valeurs bien établies, ou si au contraire la vérité n'est pas avant

tout devant nous, dans une quête asymptotique, qui permet de s'en approcher sans jamais la posséder. Quand Jésus dit « Je suis la voie, la vérité et la vie », il place automatiquement la vérité hors de tout système prédéterminé, mais dans la perspective d'une recherche, d'un désir. En ce sens, le christianisme ne possède pas la vérité, mais il la cherche, et pour cela, il se met à la suite de Celui qui lui ouvre la voie.

La voie et la vie sont des mots qui expriment un dynamisme, une tension, un progrès sans cesse en devenir.

À cet égard, les formules des Credo des premiers conciles sont éclairantes. Quand le concile de Nicée, en 325, utilise le mot grec que l'on traduit aujourd'hui en français par « consubstantiel », il renouvelle complètement le sens du mot qu'il utilise. Toutes les batailles qui auront lieu après Nicée sont révélatrices: tout le monde n'avait pas la même compréhension de ce terme et il a fallu près d'un siècle pour se mettre enfin d'accord sur ce qu'il pouvait signifier. Nous sommes très loin de la vision figée que peuvent parfois donner nos livres d'histoire. Les définitions ne font qu'approcher, sans jamais l'épuiser, une vérité qui sans cesse les dépasse.

Ce détour était indispensable pour situer de manière juste la démarche de saint Benoît, lorsqu'il envisage la prise de décisions, particulièrement dans le chapitre 3 de sa règle. Tout ce chapitre est bâti sur quelques idées très simples que nous allons essayer d'analyser rapidement. Et si elles ont été formulées à l'attention de communautés monastiques, le lecteur comprendra vite qu'elles peuvent concerner tout autant le monde de l'entreprise.

La première de ces idées simples, c'est qu'il n'y a jamais de bonnes décisions, mais une décision « meilleure », comme il dit, c'est-à-dire relative. Ce point est essentiel, car il nous rappelle que nous vivons dans un monde qui change et évolue continuellement. C'est la théorie de la relativité avant la lettre, que saint Benoît applique dans sa règle. Quand il établit une norme, il prévoit toujours des exceptions. Là encore, il faut comprendre ce qui sous-tend cette logique bénédictine et qui nous vient tout droit de l'évangile et de la tradition monas-...



Frère Guillaume Jedrzejczak.

tique. En effet, d'une part, toute loi est au service de la croissance spirituelle de l'homme, « le sabbat est fait pour l'homme » et non l'inverse; et d'autre part, il faut toujours tenir compte de la finalité et du but, deux réalités que nous confondons souvent. Saint Jean Cassien, dont saint Benoît s'inspire, distingue deux niveaux qui, nous dit-il, doivent être bien clairs dans nos esprits: le but immédiat et le but ultime. Pour reprendre une image très populaire chez les Pères de l'Église, le tireur à l'arc vise la cible, c'est son but immédiat, afin d'épouser la princesse, c'est son but ultime. Et, dans ce cas, il vaut mieux ne pas se tromper de cible! Le but immédiat est relatif au but ultime. Chercher le meilleur, sans prétendre qu'il s'agit du bien absolu, est un préalable à tout discernement.

Pour la seconde idée simple, saint Benoît commence par dire que « Dieu révèle parfois au plus jeune ce qui est meilleur ». Ainsi, saint Benoît croit en la jeunesse, mais dans un sens bien précis: pour lui, les plus jeunes sont encore capables de se laisser guider par l'inspiration. Pour le traduire en langage de notre temps, ils ne sont pas prisonniers de leur expérience, de ce qui s'est toujours fait. Ainsi, saint Benoît situe résolument la décision « meilleure » non dans une perspective de la répétition de l'identique, et donc dans le passé, mais dans l'ouverture à l'altérité, à l'avenir, à l'indéfini. Comme la tradition chrétienne, saint Benoît est résolument tourné vers le progrès spirituel, vers l'avenir.

La troisième de ces idées simples, c'est que personne ne possède la vérité. Ni le supérieur, qui doit toujours demander conseil quand il prend une décision, ni les diverses personnes composant la communauté, quel que soit leur degré d'expérience ou de connaissance, ni enfin la communauté elle-même, dont l'avis majoritaire, et même unanime, n'est absolument pas une garantie pour parvenir à la « meilleure » décision. C'est pourquoi saint Benoît a mis en place un processus de consultation extrêmement codifié qui se déroule en trois étapes.

## Saint Benoît commence par dire que « Dieu révèle parfois au plus jeune ce qui est meilleur »

Dans la première étape, il s'agit d'abord d'apprendre à parler, à exprimer son avis, mais sans bloquer les échanges. Puis d'apprendre à écouter l'autre, même si cela me dérange ou me paraît absurde. Et enfin, d'être prêt à cheminer et à

changer éventuellement d'avis. Pourtant, ce processus, même s'il parvient à un large consensus, ne suffit pas.

Dans une deuxième étape, saint Benoît demande en effet à l'abbé de ne pas se limiter à avaliser un consensus. Il doit faire preuve de courage en méditant ce qui a été dit. Ce moment essentiel suppose de sa part deux qualités que saint Benoît résume par deux adjectifs latins: « juste » et « provide ». Le premier terme vise l'adéquation à la réalité: une décision doit tenir compte du réel, être « ajustée » aux possibilités concrètes d'une communauté. Par contre, le second adjectif évoque plutôt l'idée de voir plus loin, de voir au-delà des contingences actuelles. La décision « meilleure » tient donc compte de la réalité, tout en regardant plus loin.

Arrive alors la troisième étape, celle que l'on nomme couramment la « réception ». Saint Benoît insiste pour que tous jouent le jeu, surtout s'ils ont l'impression de n'avoir pas été écoutés. Et cette réception dépend beaucoup de la pédagogie utilisée pour exposer la décision prise. Pour le supérieur, l'enjeu est donc double. D'une part, il faut savoir demander conseil et écouter vraiment, tout en gardant sa liberté de discerner, et d'autre part, il faut pouvoir expliquer pourquoi telle décision a été prise, afin de faciliter l'acquiescement du groupe et sa mise en œuvre.

Une petite légende de l'Inde exprime assez bien l'intuition de saint Benoît. Il était une fois un pays lointain où toute la population souffrait de cécité. Un jour, pour la première fois, arrivèrent des marchands avec un éléphant. Chacun voulut toucher l'animal pour savoir à quoi il pouvait bien ressembler. Le premier toucha une patte et proclama péremptoirement que l'animal ressemblait à une colonne. Le second, touchant l'oreille, jura qu'il n'en était rien, mais qu'il s'agissait plutôt d'une grande feuille d'arbre. Un troisième, qui avait saisi la trompe, s'écria que l'animal ressemblait à un serpent! Étant tous persuadés, par leur expérience personnelle, qu'ils avaient raison, ils finirent par en venir aux mains.

Non seulement aucun d'eux n'avait raison, mais la somme de leurs connaissances ne suffisait même pas à se faire une idée juste de l'animal. Il leur manquait non seulement la capacité de voir, mais aussi cette intelligence qui sait percevoir les limites de son propre savoir, et que saint Benoît nomme l'humilité. Nul n'est universel, c'est pourquoi saint Benoît a mis en place un processus de consultation, avec diverses étapes, pour que nous apprenions l'altérité: cet art de discerner le « meilleur », ensemble. ■